

*La Lettre du haïku*

**Ploc**

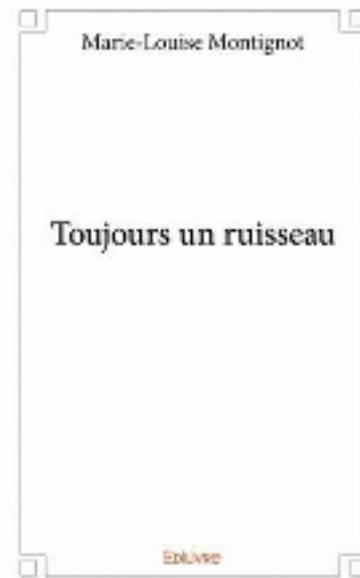


**MARIE-LOUISE MONTIGNOT, À LA POINTE DU RIEN**

**par Roland Halbert**



**Edilivre, 2015, 62 p., 10, 50 €**



**Edilivre, 2016, 60 p., 10 €**

Il arrive que, dans la surabondante production des haïkistes, un haïku brille d'un éclat singulier, un recueil se distingue, un nom se remarque. Tel est le cas de Marie-Louise Montignot. Quand d'autres étalent sur des pages et des pages leur biographie, la sienne tient en trois pudiques lignes (comme il se doit) : découverte du haïku à la lecture de Sôseki, atelier d'apprentissage auprès de Dominique Chipot à Nancy (y aura-t-il une École du haïku de Nancy comme il y a eu une École en Art nouveau ? on peut l'espérer), mention honorable au concours du journal *Mainichi*. On comprend que le jury japonais ait été sensible à son talent.

Un talent indiscutable dont témoignent deux recueils parus chez Edilivre : *Drôle d'oiseau* (seule réserve : ce titre, s'il est plaisant, n'en est pas moins quelque peu usé, car il a déjà beaucoup servi dans l'édition comme dans la titraille journalistique) et *Toujours un ruisseau* (titre bien sonnante par la sobriété de ses cinq syllabes). Dans *Drôle d'oiseau*, un seul haïku par page ; c'est ce qui convient pour atteindre à la claire respiration du poème, à sa plus vibrante résonance au bord du silence :

*matin de Pâques / les fougères ressuscitent / en jeunes évêques*

Il y a fort longtemps qu'on n'avait pas évoqué le printemps avec autant de grâce, de justesse et d'humour pointilliste. Vous préférez peut-être l'été ? Il n'y a qu'à demander à cet œil pointu et cette oreille aiguë qui captent à la perfection le détail des êtres et des choses :

*deux coins de ciel bleu / s'envolent / avec le criquet*

Un mince détail – et c'est le Tout qui semble s'ouvrir. Une autre touche de bleu, plaisamment musicale, qui vous changera de la morosité de l'économie et du C.A.C. 40 :

*un grillon m'invite / à retirer / ma carte bleue.*

Instant après instant, page après page, ces deux petits livres – signaux discrets dans le brouhaha littéraire – affirment leur ton de subtil enchantement.

Il n'est pas facile d'atteindre à la brièveté. Les 17 syllabes du haïku sont là pour inciter à concentrer l'émotion saisonnière, à ne pas la délayer en longueur. Éliminant tout superflu, M.-L. Montignot parvient à faire *brévissime* (l'art difficile du « pied-en-moins » japonais *ji-tarazu* 字麩), assorti d'un sourire dans le clin d'œil à une publicité qu'elle détourne :

*dreadlocks pistache / what else / le saule*

Poème condensé, percutant, mais jamais sec ni seulement technique. Ici, on entend avec plaisir le jeu des sifflantes. L'ellipse, mais aussi la nuance. Et le regard perce l'oreille, attentive à la gamme des voyelles dans cette merveille en 11 syllabes sans raideur rythmique :

*tout un monde / toutes les voyelles / dans l'oiseau*

Par leur gai savoir, ornithologie et botanique (*quel plaisir / le latin en botanique / sans les miserere*, écrit avec malice M.-L. Montignot) sont les deux mamelles du haïkiste. Ce qui ne signifie pas qu'il faut être capable de reconnaître chaque oiseau ni de déterminer chaque plante, mais qu'il vaut mieux rester en alerte sinon en *affût* perpétuel dans les floralies des saisons comme dans la volière du ciel :

*l'hirondelle kamikaze / a failli / toucher les colzas*

*la rose fane / sans histoire / nouvelle ride à l'œil*

*le coucou / comme si on allait / l'oublier*

Songez à Bashô embaumant d'encens ses oreilles pour mieux entendre le coucou ; rappelez-vous Shiki, prenant comme pseudonyme le nom du volatile et qui, gravement malade, soigne son jardinet d'automne ; pensez à Santôka parlant avec les corbeaux, errant parmi les pissenlits et trouvant refuge dans son « ermitage du brin d'herbe », *Isso-an*. Recherche d'un chant, poursuite d'un parfum, quête d'une couleur... Être à la fois nez-œil-oreille. Eh non, désolé, l'homme – avec ou sans grand H –, n'est pas le centre du monde, mais comme sur les peintures sino-japonaises, il est cette silhouette minuscule qui s'efface dans un coin en bas ou en haut du tableau. Écoutez ce poème qui fleurit et s'envole au-delà des sens comme du sens :

*les pissenlits continuent / à lâcher / du savoir*

Qui dit mieux en une salve (7-3-3) aussi féconde ? Et l'on en vient à souhaiter que la philosophie d'Henri Maldiney (dont on ne cite jamais – pourquoi ? – *L'Art, l'éclair de l'être*) nous tire de notre faux jour, vienne à notre secours pour éclairer notre lanterne sourde et saisir le monde un peu moins mal : « C'est à la pointe du rien, où la fragilité du beau est la plus extrême, que la révélation de l'être est la plus aiguë. » Que diriez-vous d'un haïku-musique ? Pas *sur* la musique, mais musique elle-même dans sa pointe joyeuse ?

*Bach / au volant / j'exulte*

Inutile de compter sur vos doigts ni de sortir votre calculette, le *compte spirituel* y est. On a envie de ravalier toutes ses propres syllabes pour écouter le cristal d'un alléluia : quelques notes rares et aériennes, souverainement choisies dans la mélodie des couleurs. Et l'on exulte en lisant ces poèmes qui évoquent le si dense Hosai ou bien Santôka, le concis jusqu'à l'extrême. Toutefois, gare au risque d'anacoluthie (cette rupture de construction syntaxique qu'une ponctuation bien en place permettrait d'éviter). Ainsi, dans *Toujours un ruisseau*, ce haïku qui manque de clarté et, par là, rate sa cible :

*quartier de pomme / croquant une gencive / en désaccord*

La critique de nos travers et de nos ridicules sociaux n'est pas absente de ces pages. Des senryûs bien enlevés et allègrement ironiques se chargent de les épingler sans faire la leçon. Nouvelle et comique équation :

*jeune branché / sur bruit abrutissant / e = mp3*

On ne s'amusera jamais assez de *l'encombrement* technique de nos contemporains qui, dans certains cas, finit par indisposer comme un emplâtre sensoriel. Ainsi, parmi nos gesticulations programmées, nos petites manies contraignantes, nos modes obligatoires et déjà obsolètes, cette posture – élégamment moquée – des dévots du cliché automatique (qui existe aussi, hélas, en poésie) :

*priant bras tendus / les nouveaux adorateurs / de photos*

Clic ! Extrait de *Drôle d'oiseau*, ce bijou exquisément poinçonné d'un trait fluide et lumineux – la chose est arrivée à tout le monde, mais personne peut-être n'en a capté l'apparition furtive de façon aussi dynamique – (le lourd selfie narcissique attendra bien un siècle et des poussières !) :

*elle éclate de rire / surprise / un piercing à la langue*

Clac ! Plus d'une fois, le lecteur éclate de rire, lui aussi. Et en filant la métaphore, on pourrait dire que M.-L. Montignot réussit à serrer dans la langue française – trop souvent *chargée* chez le haïkiste – des piercings goûteux, mordants et piquants qui lui confèrent une intense vivacité. Le haïku, ce piercing rythmique et sonore, se fait dans la bouche : lèvres, dents, langue, palais, salive, gorge, souffle... Nous voici en plein cœur de la magie blanche des vocables. Magie d'écrire, magie de lire, magie de nommer puisque – faut-il le rappeler ? – nommer, c'est créer :

*premiers tussilages / rien que pour dire / leur nom*

Dans ces deux opuscules, il y a beaucoup à cueillir. Patiemment. Beaucoup à savourer. Infiniment. Certains bâclent la lecture des haïkus aussi vite qu'ils expédieraient de froids et stériles S.M.S. Il faudrait, au contraire, se laisser aller sans hâte, s'abandonner longuement à l'enfance balbutiante du lire et du dire :

*Lucie petite fille / vous pouvez pas mourir / je sais pas lire*

Savons-nous dire et lire mieux que cette petite Lucie (son prénom signifie « lumière ») ? Ce n'est pas sûr. Savons-nous vraiment insuffler vie aux mots ? Ce n'est pas certain. Quel dommage ! Maldiney encore : « L'œil ne suffit pas, il y faut un regard. » Si nous savions déchiffrer, ne serait-ce, par exemple, qu'UN haïku de cette poésie diamantée, peut-être pourrions-nous ne jamais fermer les yeux, et au fond, ne jamais mourir... À la pointe lucide du rien, la vie vivace !

**Roland Halbert**

筆 pinceau

先 pointe

*Fudesaki* « pointe du pinceau. »

# Alain Kervern

## La cloche de Gion : haïku et almanach poétique

---



Alain Kervern

LA CLOCHE DE GION

ÉDITIONS FOLLE AVOINE

*Éditions Folle Avoine, janvier 2016. Prix : 25.00 euros. EAN : 978-2868102249.*

[...] la tradition chinoise, dont la culture japonaise a hérité, conçoit l'univers comme une seule réalité en perpétuelle évolution et transformation. Le TAO, la Voie, principe qui engendre tout ce qui existe, *est un vide fécond, riche de toutes les potentialités.*

La recherche esthétique et artistique du poète Bashô, père du haïkaï, s'inscrit dans cette tradition. Ses multiples pérégrinations répondent à une quête spirituelle : *voir l'invisible*, ou saisir l'essence des choses, à la recherche de *l'unité profonde du cosmos.*

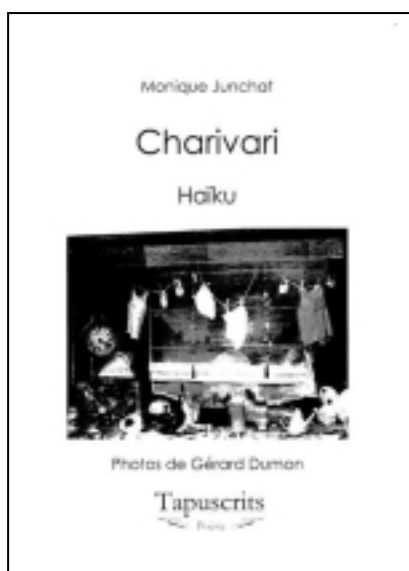
Extrait de la recension présentée par *Danièle Duteil*  
dans le journal de l'AFAH, *L'écho de l'étroit chemin* n° 21 de septembre 2016  
[www.letroitchemin.wifeo.com](http://www.letroitchemin.wifeo.com)

# Monique Junchat

## Charivari : *haïku*

---

Par *Danièle Duteil*



Éditions Tapuscrits, juin 2016. Photos de Gérard Dumon, préface de Philippe Quinta. Prix : 8.80 euros. ISBN : 979-10-94418-21-5

*Charivari*, annonce Monique Junchat en titre de son recueil. Je m'attends naturellement à trouver grand bruit et grand fracas en le lisant. Mais les premières pages ne font retentir que chants d'oiseaux ou rires ; un peu plus loin, quelques aboiements, des cris d'enfants, la pétarade d'une Harley, le tousotement de moteurs en chauffe, des conversations à l'ombre d'un tilleul, le babil d'un nourrisson, le chant d'une cascade...

Rien d'étourdissant, au contraire : le monde écloso ici est une esquisse délicatement posée par la main qui effleure la page :

*caressés  
par les nuages  
les premiers nids*

Monique entrebâille seulement la porte, le spectaculaire n'appartenant pas à son registre habituel. De même, le JE ne s'impose pas comme l'objet de tous les regards, il se dévoile pudiquement, levant parfois un pan de l'intime.

L'auteure préfère, le plus souvent, se tourner vers les autres : elle laisse alors volontiers s'exprimer son *shiori*, c'est-à-dire, dans la sensibilité nipponne, son élan de sympathie envers la nature, les animaux et l'humain.

Que remarque-t-elle dans le flux d'anonymes foulant les trottoirs de la ville ? Cet homme *à la jambe coupée*. Ou encore la vieille dame au *pansement sur sa jambe*.

Non sans une pointe d'humour, elle signale ailleurs son amitié sincère pour les bêtes : *j'aurais pu naître pigeonne*, affirme-t-elle, pointant du doigt le hasard de la destinée, qui nous fait vivre sous une forme plutôt qu'une autre. Par empathie, ne ressent-elle pas encore physiquement la soif du *petit boxer* ?

Ainsi, sa déclaration suivante n'est peut-être pas complètement fortuite :

*dans la vitre  
du train de nuit  
prisonnière de mon image*

Probablement aimerait-elle renvoyer, plutôt que ce reflet de son enveloppe corporelle, toutes les facettes de sa vraie personnalité, si riche intérieurement.

Monique Junchat approche le monde avec beaucoup de modestie, justesse et finesse. Telle la pluie, elle joue pour nous *une petite valse*, une valse viennoise à six temps, correspondant aux six mouvements de son recueil.

Elle sait savourer l'instant présent, si précieux, qu'il illustre le quotidien le plus banal, comme le cabillaud qui mijote dans son court-bouillon, ou le plus délicieux, tel un baiser sur la bouche.

Si quelques ombres glissent çà et là sur le tableau des heures, la sérénité habite le plus souvent les mots. À quoi servirait d'ailleurs de se regimber ? Nous ne sommes pas maîtres des événements, ils suivent leur cours naturel :

*le temps s'écoule / comme la Saône*  
constate Monique.

Le temps est finalement le Grand Ordonnateur. Il rouille les feuilles l'automne venu, mais épargne justement les aiguilles de la pendule ; il imprime les attentes et les regrets, les « enfin ! » et les « déjà ! », suit la course des nuages qui *emportent ailleurs* l'ami de passage, décrète l'aube et le crépuscule, le manège des saisons, celui des astres aussi... Le balancier universel ne manque pas de rappeler inlassablement l'extrême fugacité de l'instant présent ; si d'aventure il se prolonge, c'est dans le cercle illusoire du rétroviseur, qui n'offre que des images en trompe-l'œil. La lune a beau jouer les fidèles compagnes, elle s'éclipse aussi devant nos questionnements d'humains :

*dans un coin à droite  
le croissant de lune  
signe la nuit*

Un moment de vertige seule dans le noir ? *Le petit bruit du chat* à sa toilette invite aussitôt l'auteure à la sagesse et à la patience. Sous cette protection féline, elle peut éteindre la lampe, tandis que les heures tournent une autre page.

*après la pluie  
le chant du moineau  
égoutte la branche*

La parole de Monique Junchat, à laquelle répondent en écho les sobres photographies en noir et blanc de Gérard Dumon, est à l'image de ce chant : elle délivre des messages en douceur. Son œil est un *volet entrouvert*, sa voix est guidée par une belle attention au monde, qu'elle bâtit « généreux et original », pour reprendre la formule de Philippe Quinta dans la préface.



# Jean Antonini / Véronique Dutreix

## D'un champ à l'autre

---

*Par Danièle Duteil*

En quatrième de couverture du recueil de haïkus *D'un champ à l'autre*, Véronique Dutreix remarque que le monde paysan est *un monde cruel*, mais aussi *une façon de vivre en amour avec la nature*. Jean Antonini explique qu'il n'est rattaché à ce monde que par sa généalogie du côté maternel, étant né et ayant vécu en ville ; son champ à lui, c'est la page, où les bêtes viennent parfois *s'ébattre*.

Les textes sont alignés sur deux pages : lui, le passant, à gauche ; elle, la paysanne, à droite. Entre eux, une frontière, celle de la reliure certes, mais encore celle des mots, ou plutôt de l'usage qui en est fait, et de deux vécus différents. On aurait pu imaginer que s'engage entre les deux protagonistes un dialogue, mais si dialogue il y a, il s'agit d'un dialogue de sourds, un non-dialogue. Un jeu sans doute, car la disposition des haïkus les place dos à dos. Ils ne sont pas ennemis, ils appartiennent à deux univers différents. Voient-ils, entendent-ils la même chose ?

*Plaisir de l'été  
Écouter l'herbe pousser  
Regarder les oiseaux*

*Les femmes parlent  
haricots verts en bocaux  
les hommes des machines.*

Pour le passant, la campagne semble être une abstraction, ou du moins une distraction passagère ; de l'autre bord, l'approche est concrète et physique.

*www.maferme.com  
le fermier a ouvert un site  
Un chat dans la cour*

*Plonger mes mains  
dans un sac de grains  
doigts écartés.*

Parfois, ces deux mondes se rapprochent. Lui, le temps d'une tonte qui lui fait goûter le plaisir d'un contact éphémère avec l'herbe : une simple douche et les brindilles collées au corps ne seront plus qu'un souvenir ; elle, la crasse, la fatigue, le froid mordant accrochés durablement à la peau. Lorsqu'elle se couche, sans doute est-elle loin de s'exclamer comme lui : *je voudrais un lit d'herbe...*

Mais elle ne se plaint pas. Elle rit de l'herbe accrochée au bonnet ou à la corne ; pour lui, le brin fiché dans sa gorge le rend malade.

La campagne paraît ennuyer le passant : il marche de long en large, comptant les herbes, les cheveux ; le paysan aussi, dans son imaginaire, fait de même. Ce dernier « se fait des cheveux », devrait-il dire, car sa (sur)vie de nos jours est souvent bien compliquée. D'ailleurs, le passant évoque ce *fermier déprimé*, cet autre qui *pense au suicide* ; ils sont nombreux à traverser le désespoir. Faits divers glanés dans le journal d'un côté, réalité de l'autre.

Pour autant, la paysanne, qui souligne à plusieurs reprises les difficultés, les tâches multiples incombant à son couple, parfois même soupire, le *moral dans les chaussettes*, préfère mettre en évidence des sources de réconfort multiples, *joli nid de merles, odeur de foin...* Elle est sans doute comme le marin, qui n'a de cesse de retourner en mer dès qu'il pose le pied sur la terre ferme. La neige ne recouvre-t-elle pas tout, *bouses, boue, fumier* ? Toute entière portée vers sa tâche, elle se donne corps et âme :

*Étaler  
la paille  
demain, recommencer.*

Elle trouve de surcroît le moyen de dérober au temps de superbes pauses poétiques – d'autant plus intenses qu'elles doivent être rares et brèves – suivant la course des hirondelles dans le ciel, une fois la journée finie, ou savourant un moment de grâce :

*Papillon  
la main de mon bébé  
qui s'ouvre et se referme.*

Elle affectionne ce travail, certes ingrat mais au contact de la nature, de la terre ; et ses bêtes sont *lustrées, aimées, choyées*. Avec leurs cormes *perçant la lune*, elles sont sa fierté. Elle les appelle affectueusement *les filles*, quand le passant retient surtout de *gros museaux baveux*. C'est pourtant vrai : pour qui n'a pas l'habitude, la vision est toute différente.

Alors bien sûr, quand le petit veau qu'elle a caressé encore humide vient à mourir, quand flottent dans l'air les odeurs du camion de l'équarisseur, surviennent les heures grises. Cet inéluctable fait aussi partie du lot commun de l'existence. La paysanne ne se résigne pas, mais ne s'attarde pas non plus ; elle va de l'avant, elle n'a pas le choix : elle sait. Le passant, quant à lui, semble un peu perdu. Quel sens donner à la vie ? Sa philosophie de l'absurde lui barre souvent le chemin de la plénitude.

*Humains sur plancher  
vaches enherbées enterrées  
Savoir Dieu on va*

*Sous vos pieds, mes vaches  
vous faites tourner le temps  
la Terre avance.*

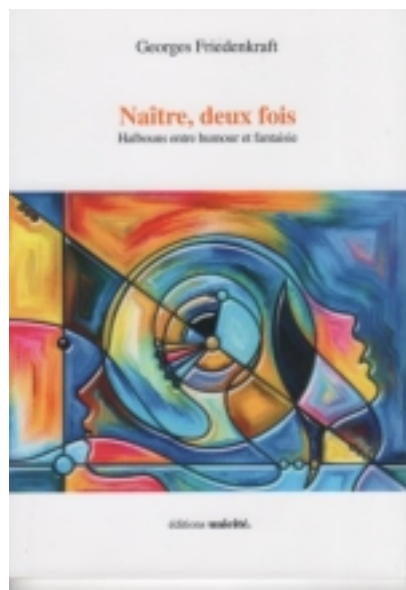
# Georges Friedenkraft

## Naître, deux fois

### *Haïbouns entre humour et fantaisie*

---

Par *Danièle Duteil*



Éditions Unicité, 3<sup>e</sup> trimestre 2016. Prix : 13.00 €. ISBN : 978-2-37355-068-9

« Dans son recueil *Naître, deux fois*, sous-titré *Haïbouns entre humour et fantaisie*, le poète avertit d'emblée qu'il n'est pas question pour lui de s'enfermer dans un carcan. Il sait que l'humour, tout en érigeant la lucidité en idéal, est le meilleur remède contre la morosité, que la fantaisie est source féconde destinée à rafraîchir, dans tous les domaines de la créativité, les sentes usées par les prédécesseurs, furent-ils de génie.

Le haïbun, genre ancien japonais, a été remis au goût du jour par l'intérêt que les Occidentaux lui ont porté, depuis quelques années, et continuent de lui porter. Cette appropriation lui fait subir du même coup une belle cure de jouvence, l'inventivité des auteur.es étant sans limites. Celle de Georges Friedenkraft se révèle assez exceptionnelle. Il remarque lui-même, dans son avant-propos, *que le haïboun peut s'avérer d'une extrême diversité et peut servir à exprimer aussi bien l'humour et l'érotisme, que le fantastique ou la métaphysique.*

La forme de ses textes est également variée : traditionnelle, combinant prose et haïkus, parfois senryûs, ou offrant le visage d'un tanka prose... »

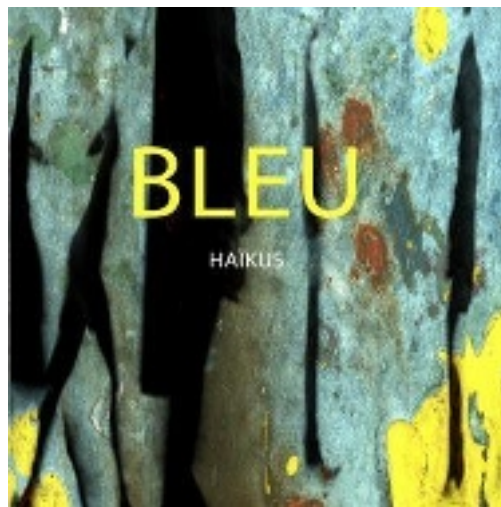
Extrait du commentaire de *Naître, deux fois : haïbouns entre humour et fantaisie* présenté dans *L'écho de l'étroit chemin* n° 21, d'octobre 2016.

# Pascal Goovaerts

## BLEU : haïkus

---

Par *Danièle Duteil*



*Éditions Renée Clairon, juillet 2016, Québec. Prix : 10 €. ISBN : 978-2-9815277-2-1.*  
[www.reneeclairon.com](http://www.reneeclairon.com)

*Voici BLEU: un recueil de souvenirs heureux réarrangés en quatre saisons.*

C'est ainsi que Pascal Goovaerts présente son nouveau livre de haïkus, après avoir écrit en 2014 *VERT*. Trait d'originalité, chaque haïku est accompagné d'une petite ligne de commentaire précisant les circonstances de son éclosion.

*BLEU* résonne un peu comme une chanson, avec ce refrain exprimé ou figuré par des pointillés *Je me souviens..., Je ne me souviens plus...* On songe inmanquablement aux bribes de souvenirs consignées par Georges Pérec dans son livre publié en 1978.

L'idée est originale : le haïku n'est-il pas en effet un poème de l'instant présent ? Mais parfois la résurgence du passé s'impose si fort que ce passé devient quasiment le présent, tant il laisse remonter d'émotions intactes. Pourquoi ne pas s'empresse de les saisir au vol ? Une manière de fixer le temps qui pourrait nous échapper, comme le ferait une photographie.

C'est dans ce riche réservoir, fondement de lui-même, que l'auteur va puiser une substance enjouée aux couleurs de l'enfance, des cours de récréation, des jeux, des rencontres amoureuses, et des quatre saisons.

au vent d'été  
des églantiers fleurissent  
sa robe légère

Des cinq sens, l'odorat est réputé être le plus puissant pour réactiver les souvenirs. Chez Pascal Goovaerts, tous les sens sollicités concourent à affoler la mémoire, pour notre plaisir.

BLEU explose dans tous les tons de l'arc-en-ciel : une couverture à dominante bleue mais qui déploie aussi une large gamme chromatique, le ciel bleu bien sûr, le blanc éclatant de la robe de mariée, celui de la neige, le jaune du tube de gouache, le rouge de l'érable, le semis multicolore des petites robes, Et toutes ces personnes, ces lieux, ces objets *les courbes délicates d'un mannequin...*, Toutes ces évocations visuelles redessinent dans son esprit un passé vivant qui le transportant d'allégresse.

L'ouïe n'est pas en reste non plus, le son de la cloche, *les accords de jadis au feu de camp, le choc des galets*, celui des glaçons, le cri d'une mouette, le silence...

Et les autres sens, goût et toucher : les *bonbons surets*, les *croissants au beurre*, le *chewing-gum à la fraise*, la saveur de la bière, du sirop pour la toux ; le souffle du vent dans les cheveux, la fraîcheur du jacuzzi, les lèvres chaudes...

mains baladeuses  
allongés sur nos matelas  
à la belle étoile

Mais l'auteur est-il privé de l'odorat, cet organe des sens connu pour être être le premier à réveiller les souvenirs ? Sans doute faut-il chercher les parfums dans le vent, les fleurs, le café, les croissants beurre... qui surgissent çà et là.

Autant de moments heureux, comme le BLEU du titre, la couleur du bonheur associée à l'oiseau (bleu), le bleu de la vacuité aussi, c'est-à-dire le champ de tous les possibles, des nouveaux départs en particulier ; et bien sûr les chemins de l'infini que représentent le ciel ou la mer. Ne dit-on pas que le bonheur donne des ailes ?

pleine lune de mai –  
sur le bord du lac Chasy  
le huard en chasse

BLEU est un recueil de haïkus frais, qui respire le vrai, l'authentique. Les poèmes sont très personnels, ils n'ont pas été lus cent fois. En même temps, on se retrouve assez souvent dans ces fragments de vie, jouant de la guitare auprès d'un feu de camp, chahutant dans la cour de récréation, marchant dans la neige qui crisse sous le pas, partageant l'émotion d'une idylle amoureuse... L'ensemble est ponctué des photos complices de Jean Goovaerts.

Atelier typographique de Groutel – 25 Groutel – 72610 Champfleur. 02 33 28 22 08.  
[atelierdegroutel@gmail.com](mailto:atelierdegroutel@gmail.com)



Présentation de l'ouvrage : Des haïkus beaucoup moins formalistes que dans la poésie japonaise. Il s'agit là de la vie même, qu'il faut alpaguer au passage, dans le filet des mots. Il s'agit aussi des quatre saisons, qui sont cinq, esquissées à grands traits, entre cette douce paresse qui revient souvent et la marche avec sac à dos. Depuis le moineau du soir, en passant par les éclairs de chaleur, les parapluie retournés de l'automne, jusqu'à la pluie d'hiver.

Très souvent le poème zoome, partant du monde pour arriver au poète. (Guy ALLIX)

Présentation de l'auteur : La poésie normande (et pas que) doit beaucoup à Bruno SOURDIN qui s'est acharné à maintenir une rubrique poésie dans les pages de Ouest France pendant 25 ans, sans oeilères, avec brièveté. Il est poète et collagiste depuis toujours, proche de Claude PELIEU et grand connaisseur de la Beat génération, à l'orée d'un surréalisme psychédélique.

Thématique : POÉSIE

Public visé : à partir de 12 ans

Genre : Haïkus

Collection : « CHOISI »

Format en cm : 12,5 cm de large sur 11 de haut.

Nombre de pages : 80

Format numérique : non

Présentation : portfolio composé et imprimé en caractères mobiles plomb, sous jaquette à rabats

Date de parution : 1<sup>er</sup> septembre 2016.

Prix : 18 €, plus 2 € de frais d'envoi.

A commander directement chez l'éditeur fabricant :

ATELIER DE GROUDEL, 25 Groutel, 72610 Champfleur

## Éditions de l'Aiguille

21, rue Notre Dame 76190 Etretat

Les éditions de *l'Aiguille* sont une nouvelle maison d'édition créée à Étretat. Elles se proposent de publier des ouvrages de type littéraire comprenant tous les genres : poésie, essais, récits et romans, théâtre... Pour leur nouvelle publication, elles ont choisi le recueil de haïkus *Des Iris sur un toit* d'Anne Brousmiche.

*Anne Brousmiche a choisi dans son nouveau recueil de haïkus Des Iris sur un toit de nous dire en précieuses paroles, lyriquement encloses, le charme de la Normandie. Ainsi son humeur vagabonde nous conduit de la Côte d'Albâtre au Mont-Saint-Michel, des quais du Havre à la tombe de Jacques Prévert, des jardins de Giverny à la plage de Deauville. Et, chemin faisant, elle évoque avec un égal bonheur les chaumières légendaires aux toits fleuris, les mouettes qui se contentent de miettes de soleil ou le miroir du ciel ensoleillant les Boucles de la Seine. Le regard poétique d'Anne, écrit en préface Thierry Sajat, pénètre l'intimité des paysages normands dans un merveilleux moment d'harmonie, une émotion d'images brèves.*

Anne Brousmiche vit en Seine-Maritime. Ses œuvres poétiques, et notamment ses haïkus, furent publiées dans diverses revues et anthologies et reçurent de nombreux prix en France et à l'étranger. Elle a aussi publié deux recueils, *Lucarnes*, aux éditions Thierry Sajat et *Reflets sur la route*, aux éditions de l'Aiguille.

*Des Iris sur un toit* est un ouvrage de 84 pages. Format : 114/170

Il sera publié dans le courant d'octobre et diffusé au prix de 14 euros. Il est proposé en souscription au prix de 12 euros (port compris).

### SOUSCRIPTION

NOM et PRÉNOM :

Adresse :

Mel :

Tél. :

Souscrit  exemplaires du recueil *Des Iris sur un toit* au prix de 12 euros l'unité.

Souhaite une dédicace au nom de...

Chèque à libeller à l'ordre du Groupe Jeu Thèmes

Adresser à : Groupe Jeu Thèmes 9, rue de l'aviation 76600 Le Havre.

# HAÏKUS DE LA RÉSISTANCE JAPONAISE

(1929-1945)

## LE SUJET

« En ces temps de retour du militarisme dans de nombreux pays, n'est-il pas important de réhabiliter les poètes pacifistes persécutés au Japon dans les années 1940 ? Afin de ne plus répéter les erreurs du passé, n'est-il pas nécessaire, aussi, de reconnaître que certains hommes de lettres ont collaboré activement avec le régime militaire japonais ? Dans l'attente qu'un monument soit érigé à la mémoire des 45 haïjins emprisonnés pendant ces sombres années, notre souhait est que ce recueil soit une modeste « stèle de papier » rassemblant les plus poignants haïkus de la résistance japonaise. »

*Extrait de la préface de Seegan Mabeoone*

## ARGUMENTAIRE

Plus de soixante-dix ans ont passé depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Cette époque a marqué les **esprits autant en Europe qu'au Japon**. Seegan Mabeoone propose, avec ce dernier recueil de haïkus, de rendre hommage aux haïjins résistants pendant cette sombre **période de l'histoire contemporaine en attendant que cette « stèle de papier »** soit gravée dans la roche.

## TRADUCTEUR

Seegan MABESOONE (nom de plume de Laurent Mabeoone) est titulaire d'un DEA en littérature japonaise (université de Paris VII) et d'un doctorat en littérature comparée (université Waseda de Tokyo). Il vit au Japon à Nagano depuis 1996, enseigne la littérature comparée à l'université Shinsh de Nagano et à l'université J monji de Tokyo. En 1998, il devient membre du groupe de haïjins *Kaitei* (dirigé par T ta Kaneko) et fonde en 2004 le groupe *Seegan Kukai*. Il a publié en japonais quatre recueils de haïkus (dont *Sora aosugite*, Prix S Sakon 2002), un ouvrage de recherche en poétique comparée du haïkai (*Shi toshite no haikai, haikai toshite no shi, Nagata shob*, 2004), un recueil de haibun (*Issa to wain*, Kadokawa, 2006), une biographie de Kobayashi Issa (*Edo no ekorojitsuto Issa*, Kadokawa, 2010), entre autres. En français, il a dirigé et traduit deux recueils collectifs de haïkus : *Après Fukushima* (Golias, 2012), *Trente haïjins contre le nucléaire* (Pippa, 2015), il a traduit le haibun d'Issa *Journal des derniers jours de mon père* (Pippa, 2014), les *Haïkus satiriques* d'Issa (Pippa, 2015) ainsi que les *Haïkus sur les chats* d'Issa (Pippa, 2016).

Éditions Pippa

25 rue du Sommerard— 75005 PARIS

Tel : 01 46 33 95 81 – [www.pippa.fr](http://www.pippa.fr)



Collection Kolam Poésie  
Estampes de Mitsuru Ikeda  
Choisis, présentés et traduits du japonais classique  
par Seegan Mabeoone



## ILLUSTRATEUR

Mitsuru IKEDA est né en 1942 à Nagano. Dès l'école primaire il pratique l'art de l'estampe. Diplômé de l'université Ch de Tokyo, il travaille d'abord dans l'édition à Tokyo, puis retourne vivre à Nagano en 1968. Il s'installe au bord du Lac Nojiri, village de Shinano-machi, dont est originaire son père (il s'agit aussi du village du poète Issa). En 2003, il est remarqué par Michel Potier, Professeur à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, et Franck Wohlfahrt, Professeur aux Arts Déco de Strasbourg, qui lui décernent le Grand Prix de l'exposition Fine Art International à Paris. Abraham Hadad, Professeur à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, lui remet le Prix d'Encouragement Fine Art International en 2004. Il a exposé à Paris chez Patrick Manoury Art, à l'Atelier Franck Wohlfahrt, au Centre Culturel Bertin Poirée (exposition "Après Fukushima & Issa", 2012) et au Japon aux galeries Joyama de Nagano, Matsuzakaya de Yokohama et Fureai Hall NHK de Tokyo. Il a aussi illustré les *Haïkus satiriques* et les *Haïkus sur les chats* d'Issa (Pippa, 2015, 2016).

## CARACTERISTIQUES

Edition bilingue

ISBN : 978-2-916506-88-3

ISSN : 2257-4697

15 euros

Sortie : octobre 2016

11.5×18cm—76 pages

Olin ivoire /NB

## ARCADIA DISTRIBUTION

Comptoir de vente

9 rue du Champ de l'Alouette

75013 Paris

Tel : 01 40 09 79 79

Fax : 01 40 09 79 00

[arcadia-editions@wanadoo.fr](mailto:arcadia-editions@wanadoo.fr)





NOUVEAUTÉ OCTOBRE 2016

HAÏBUN



[www.direlehaiku.com](http://www.direlehaiku.com)



JOANNE MORENCY

## Tes lunettes sans ton regard

*vingt et une heures trente  
la mère  
bordée par la fille*

Un monde en suspens. Ce monde qui s'arrête net un jour de février. Puis le corridor étrange qui suit la perte. Tant de petits signes d'immortalité imprégnés dans le quotidien. Ces objets vivants qu'on soupèse, dont on hume le parfum.

*J'écris dans ton cahier turquoise. Celui que je t'avais offert pour Noël. Sachant qu'il te restait peu de temps pour t'en servir. Qu'il me restait peu de temps pour être ta fille. J'écris ce qui se voit. Ce qui ne se voit pas. La présence. L'absence. Ce qui se dit entre nous, pour te garder. Ce qui parle de toi, tout bas, lorsqu'on se tait pour t'aimer encore.*

*sur la commode  
tes lunettes  
sans ton regard*

Joanne Morency conjugue ici la prose poétique et le haïku dans cette forme si particulière qu'offre le haïbun.

«Un texte très personnel, écrit tout en finesse et en retenue».  
Prix du récit Radio-Canada 2014.

SERVICE DE PRESSE SUR DEMANDE  
FORMAT PAPIER OU NUMÉRIQUE

Collection Voix intérieures — Haïkus  
ISBN 978-2-89597-551-9  
90 p. — 14,95 \$ — 18,4 x 11,4 cm



EN LIBRAIRIE LE 12 OCTOBRE 2016

Distribué au Canada par Socadis

**n o m a d e**  
DIFFUSION

Joanne Morency a grandi à Sherbrooke, mais vit en Gaspésie depuis vingt-cinq ans. Elle a reçu le Prix du récit Radio-Canada 2014 pour un extrait de *Tes lunettes sans ton regard*. En 2011, elle signait le premier recueil de haïbuns paru aux Éditions David : *Mon visage dans la mer*.

L'auteure a participé à plusieurs collectifs de haïkus dont *La lune sur l'épaule* (David, 2010). Elle enseigne à l'École nationale de haïku depuis 2012. Elle a par ailleurs publié quatre livres de poésie chez Triptyque et a reçu en 2015 le Prix de poésie Radio-Canada.



BARRY LE BLANC

Pour information :

**Véronique Sylvain**

613 695-3339

[vsylvain@editionsdavid.com](mailto:vsylvain@editionsdavid.com)

Éditions David

[www.editionsdavid.com](http://www.editionsdavid.com)

info@editionsdavid.com

335-B, rue Cumberland

Ottawa (Ontario) K1N 7J3

# Aurythme du chat

Collection *Kolam*Poésie  
Haïkus Dominique Chipot  
Illustrations Joëlle Ginoux-Duvivier

## LE SUJET

« Le printemps joyeux  
sortir du placard  
la caisse vide du chat »

## ARGUMENTAIRE

Une fois de plus Dominique Chipot nous livre ses meilleurs haïkus sur un des complices préférés de l'homme : le chat. Ces félins, source d'inspiration de Joëlle Ginoux-Duvivier, se promènent sur les pages en rythmant de leurs queues un tempo poétique.

« Week-end ramollo -  
les heures s'étirent  
au rythme du chat »

Dominique Chipot

## AUTEUR

Né dans les Vosges, à Eloyes, en juillet 1958, Dominique Chipot exerce un métier exigeant rigueur, méthode et organisation. Ressentant le besoin d'exprimer sa créativité par ailleurs, il a choisi de pratiquer la photographie, en dilettante et autodidacte, privilégiant les prises de vue de détails insolites ou graphiques.

Également attiré par la littérature japonaise, il découvre le haïku dans le roman de Sôseki *Oreiller d'herbe* et le tanka dans celui de Yoshikawa *Parfaite lumière*. De ces deux lectures est née sa passion pour la poésie brève japonaise.

Il ne cesse depuis de promouvoir le haïku. Retraçant son histoire déjà centenaire ; révélant les techniques d'écriture tout en invitant chacun à les dépasser ; fondant des périodiques spécialisés ; animant un groupe d'écritures à Nancy ; créant une pièce de théâtre ; adaptant en français les haïkus japonais traduits par Makoto Kemmoku. Sa bibliographie en témoigne.



## ILLUSTRATEUR

Joëlle Ginoux-Duvivier, originaire de Belgique, a enseigné pendant une dizaine d'années avant de se consacrer pleinement à l'écriture et aux arts plastiques. Elle a publié près de cinquante livres à ce jour, dont *Challigraphies*, *Entrechats à Paris* et *Le Mandarin musicien* aux éditions Pippa.

Passionnée par le monde félin, elle le décline dans tous les styles, tant dans ses écrits que dans ses dessins. Elle s'intéresse tout particulièrement au monde du haïku et à la calligraphie chinoise dont les maîtres lui ont apporté de nouvelles techniques et d'autres réflexions artistiques. Avec son pinceau et l'encre de Chine elle épure ses dessins pour n'en conserver que les lignes essentielles. Ses chats sont devenus des *Challigraphies* qu'elle signe de son sceau chinois ou de ses initiales J.G.D.

Artiste résidente à la Galerie Pippa, elle y expose ses œuvres toute l'année.



Éditions Pippa  
25 rue du Sommerard— 75005 PARIS  
Tel : 01 46 33 95 81 – [www.pippa.fr](http://www.pippa.fr)

## **Samedi 3 décembre 2016**

Maison de la littérature

40, rue Saint-Stanislas, Québec (Québec) G1R 4H1

418 641-6797

### **Ateliers et formations**

---



Salle polyvalente

**De 10 h 30 à 17 h 30**

**75 \$**

**Réservez**

**418 641-6797**

**Initiation au tanka**

**Poème de cinq lignes, vieux de 1200 ans, le tanka est l'ancêtre du haïku. « Il y a toujours un temps pour que les temps se rejoignent », disait Louis Pauwels. Pour l'écrivain, le lecteur ou l'amateur de poésie, s'initier à cette technique d'écriture millénaire est une véritable expérience d'appropriation culturelle. Il s'agit donc de s'imprégner des rudiments de cette forme de création, puis de s'en servir afin d'exprimer son propre visage culturel et identitaire.**

**Atelier animé par Jean Dorval.**

## ATTENTION CHANGEMENT DE DATE

En raison de la publication tardive du numéro 66 de Ploc; La revue du haïku, les textes sur le thème de l'eau peuvent être envoyés à Olivier Walter jusqu'au 15/11/2016 :

thème : l'élément Eau (sous toutes ses formes).

- 3 haïkus maximum
- 3 senryûs maximum
- haïbun sur thème libre.
- Articles sur thème libre

à [wow.walter@free.fr](mailto:wow.walter@free.fr)

## ***Ploc; la Lettre du haïku***

© 2016, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs

Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.

Illustration de couverture © Dominique Chipot

Diffusion à 1250 exemplaires.



Dépôt légal : Octobre 2016  
ISSN revue en ligne : 2101-8103

Gratuit



*Directeur de publication : Sam Cannarozzi*